

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Tout le monde semble d'accord pour trouver que les vacances politiques et parlementaires commencent à devenir longues. Pendant que le Président de la République tire aux lièvres et que les ministres sont aux champs, les événements ne chôment guère, les situations se compliquent et, disons-le, les sottises ne font pas relâche, — au contraire.

Nous lisons bien dans les journaux que la vigilance gouvernementale est toujours en éveil, que le chef du cabinet ne dort que d'un œil et que M. Jules Ferry débarque des Vosges, chaque semaine, pour présider le conseil des ministres. Mais vous comprenez ce que peut être un conseil de ministres dans ces conditions. Après les salutations d'usage, l'examen d'une douzaine de dépêches et quelques réflexions échangées, chacun a hâte de repartir. On tire sa montre, on regarde l'heure du train, on a peur d'être en retard, et les affaires de Tunisie ou d'Oran vont toujours bien, pourvu que l'on arrive à la gare en temps utile.

La conséquence immédiate de ces déli-berations à la vapeur est un désarroi, une confusion dont les effets tout à fait déplorablement, se sont fait sentir particulièrement chez le ministre de la guerre. Le général Farre qui doit avoir fait une gageure, passe ses journées à démentir le lendemain ce qu'il avait affirmé la veille, et à expédier des circulaires contradictoires de manière à dérouter les cerveaux les mieux équilibrés.

On appellera les réservistes ; on n'appellera pas les réservistes ; on ne libérera pas la classe de 1876, on la libérera ; on mobilisera, on ne mobilisera pas... Que signifie cet incroyable gâchis ? Sinon que le général Farre n'assiste pas aux conseils de ministres, ou que s'il y assiste, il n'y comprend goutte, et que dans leur précipitation de repartir, ses collègues ne lui expliquent pas suffisamment leurs intentions ?

Du côté parlementaire cela ne marche pas beaucoup mieux, et les discussions interminables sur l'axe de la majorité

commencent à devenir assez fastidieuses pour que l'on passe à d'autres exercices.

Et puis, en vérité, la situation est bizarre. Une Chambre ancienne qui n'est pas dissoute, une Chambre nouvelle qui n'est pas constituée ; un gouvernement assis entre deux Assemblées dont l'une n'a pas fini de mourir et l'autre n'a pas fini de naître... Ne serait-il pas utile de mettre un terme à ces chinoi-series ?

Tout cela n'aurait que de médiocres inconvénients, au total, et prêterait simplement à rire, si les événements marchaient sur des roulettes, — et si le soleil se levait chaque matin sur un horizon sans nuages.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Les complications tunisiennes présentent plus d'un point noir ; l'éternelle question d'Orient semble renaître avec la révolution égyptienne ; on sent dans l'air un malaise général, des inquiétudes mal définies, mais des inquiétudes, et le gouvernement aurait tout à gagner à se sentir soutenu et fortifié par la représentation nationale. Sa responsabilité serait moins lourde, sa marche plus assurée, et peut-être n'aurions-nous pas à déplorer des maladresses et des impairs qui font la joie des réactionnaires et des intransigeants.

Car enfin, il faut s'expliquer. Si réellement l'expédition d'Afrique prend le caractère d'une véritable guerre qui exige une véritable armée et de véritables subsides, il devient indispensable d'avoir l'assentiment et l'appui des Chambres, non moins que la clef du budget dont le ministère ne saurait avoir la libre disposition.

M. Jules Grévy, porté par sa nature à l'optimisme et à la nonchalance, voit les choses d'un peu loin, à Mont-sous-Vaudrey. A cette distance, les événements lui apparaissent suffisamment estompés et les difficultés suffisamment atténuées pour ne pas rendre nécessaire une convocation anticipée du Parlement. Assurément, l'optimisme est une bonne chose, la confiance, une meilleure, et nous comprenons qu'un chef d'Etat hésite toujours à inquiéter l'opinion et à donner prétexte à des commentaires

alarmants par une mesure extraordinaire.

Cependant, il est des cas où il faudrait prendre garde à ce daltonisme politique qui fait voir tout en rose, et à ce parti pris de considérer l'immobilité comme le plus beau des mouvements. La stabilité et le *statu quo* ont leurs avantages, à la condition que l'on soit bien assis. Mais quand on l'est mal, ne faut-il pas changer de siège ?

Si l'on avait changé de siège, et M. Albert Grévy, gouverneur civil de l'Algérie, et M. Farre, ministre de la guerre, dès leurs premières boulettes, il est probable, il est certain que nous n'aurions pas tout à recommencer en Afrique.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, on se trouve en présence de situations peu nettes et de complications obscures qu'il faut prendre souci d'éclaircir, en se remettant au travail et à sa tâche.

Par conséquent, assez de vacances, de villégiature, de voyages et de chasses. En classe, messieurs les députés, en classe, messieurs les ministres.

JACQUES BARBIER

TOUS LES MONDES

MONDE OFFICIEL. — Il y a eu du remue-ménage dans Landerneau, cette semaine. C'est encore le ministre de la guerre qui avait fait des siennes. Depuis que le général Farre a commencé à nous montrer ses étonnantes aptitudes, il n'avait pas encore perpétré pareille boulette. Dans l'occurrence, il a trouvé ingénieux, politique et admirable de garder sous les drapeaux toute la classe de 1876 qui n'attendait que le moment de prendre la poudre d'escampette du côté du toit paternel. Or, il se trouvait qu'au moment des élections on avait fortement affirmé — en réponse à des insinuations plus ou moins malveillantes de l'opposition — que les soldats de la classe de 1876 ne feraient pas un jour de service de plus que leurs camarades des autres années. Vous jugez de l'émotion causée par la malencontreuse initiative de notre Carnot de Valence. Vous jugez aussi du bruit mené par la bande royaliste, bonapartiste et intransigeante. — Et, ma foi, ces gens-là avaient bien quelque raison de crier comme des paons : après tout, la circulaire Farre était une amère plaisanterie à l'adresse de ceux qu'on avait leurrés, quelques mois avant, de si belles promesses.

Communisme. — Secte spéciale dont le système consiste à partager en lots égaux tous les biens de ce bas-monde. Les apôtres de cette magnifique doctrine ont calculé qu'en divisant toutes les richesses de la France, chacun de ses trente-six millions d'habitants pouvait posséder une fortune de onze mille francs, — en négligeant les centimes. Ce que nos aimables partageux n'ont pas calculé et prévu, par exemple, c'est que le lendemain de cette jolie opération, les trente-six millions de Français crèveraient de faim et de misère, par la raison qu'aucun des possesseurs des onze mille francs susdits, ne consentirait à semer ou à récolter pour son voisin. N'insistons pas. Le siège du communisme est indiqué d'avance, — Charenton, Bicêtre ou Bron. — Les communistes sont des gens malades, on ne peut les envoyer que dans un hôpital de fous.

Compère. — Un confident de comédie.

Compétent. — Une qualité rare qui neuf

A ce concert d'opposition sont venues se joindre les réclamations de tous les amis du gouvernement qui entendent garder le droit de lui dire « casse-cou », quand il s'embarque dans une sottise aventure. Sur ce, émotion de nos gouvernants, colloques fiévreux entre ministres, — finalement sommation au général Farre de rétablir les vitres si maladroitement brisées. Et deux jours après, Carnot s'est exécuté en rapportant purement et simplement son arrêté. Nos jeunes gens de 1876 rentreront dans leurs foyers à l'époque traditionnelle et on n'enverra guerroyer en Afrique que ceux qui en ont encore pour quelque temps à servir Mars et Bellone sous les drapeaux tricolores.

Cette décision comble de joie les libérables de 1876, mais elle n'est pas pour porter au comble l'admiration que nous inspire, depuis quelque temps surtout, celui qui préside au département de la guerre. De même qu'en Afrique et en Tunisie les généraux se plaignent amèrement de ces marches et contre-marches, de ces ordres contradictoires, de ce désarroi incessant, — de même on s'unit, en France, dans une immense clameur contre la pétardière qui s'appelle le ministère de la guerre. — Ah ! ce ne sera pas trop tôt qu'arrive le grand ministère pour rendre M. Farre à sa division et son portefeuille à un homme capable de le porter. — Amen.

MONDE POLITIQUE. — Monseigneur le prince Jérôme Napoléon qui donne sa démission de prétendant, monseigneur le comte de Chambord qui sacrifie à une popularité exagérée en morigénant le clergé de son royaume de France : — Elles sont toutes les deux bien bonnes. Que la première de ces altesses dégoûtées mette un frein à la fureur de ses flots, cela ne surprend guère, habitué qu'on est depuis longtemps à ses frasques politiques. D'ailleurs, ce pauvre Plon-Plon est aujourd'hui à la tête d'un bataillon si clairsemé que son abdication d'opérette, garde tout simplement les proportions d'une révolution de Gêrolstein. Quant au deuxième infortuné qui vient de faire gémir la presse, il nous avait moins habitués à ces insurrections contre ceux qui représentent Dieu sur la terre. Le fils aîné de l'Eglise tourne à l'enfant prodigue. Dire à tous les cléricaux du beau pays français qu'ils ne doivent pas s'attendre à le voir s'incliner aveuglément devant la volonté du pape romain (pape noir ou pape blanc), c'est porter le découragement dans la légion sacrée, — mieux que le découragement, l'insurrection. Si l'enfant du miracle en est encore à ignorer que les cléricaux ne servent que les causes qu'ils dominent, il a peu profité de ces longues études sociales dont parlent avec tant d'admiration ceux qu'il ont vu s'y livrer corps et âme. A vrai dire, — qu'il gourmande ou caresse les jésuites, curés et autres gens de robe noire, — il n'influera guère, le pauvre homme, sur leur destinée politique. Avec ou sans l'appui et l'approbation d'Henry V,

fois sur dix est la dernière qu'on exige d'un postulant ou d'un fonctionnaire. Demandez à M. Albert Grévy, gouverneur civil de l'Algérie.

Complainte. — Le comble de la gloire : un homme mis en complainte peut braver l'oubli des siècles. Il est sûr de passer à la postérité la plus reculée. Voir le Juif Errant et Ewaldès, plus célèbres à eux seuls que vingt générations d'académiciens.

Complément. — Ce qui complète. Nigaud est le complément de légitimiste ; hypocrite le complément de cléricale ; farceur le complément de Bonnet-Duverdier ; lâche le complément de Félix Pyat ; incapable le complément d'Albert Grévy ; Ranc est le complément de Gambetta et Olivier Pain le complément de Rochefort. Tant valent les sujets, tant valent les compléments.

(Sera continué.)

L. LECLAIR.

Feuilleton de la RENAISSANCE

DICTIONNAIRE DE POCHE

à l'usage des Candidats & des Electeurs

— Suite —

Comble. — Mot à la mode prêtant à des variations infinies et indéfinies. Comble de la propriété : essayer un outrage. Comble de la gourmandise : manger ses mots ou dévorer sa honte. Comble de l'affection : embrasser une carrière. Comble de l'amabilité : caresser une illusion, etc., etc. N'oublions pas cependant le comble de la niaiserie, qui est de croire à la vertu des mandats impératifs.

Comédie. — Une pièce éternelle, toujours sur l'affiche et qui ne connaît pas de relâche. Les artistes ne manquent et ne manqueront jamais : c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. Les uns jouent, les autres sifflent, quittes à être sifflés le lendemain.

Commune (la). — Conception bizarre de quelques déclassés épileptiques qui arrivèrent à soulever deux ou trois cent mille ouvriers parisiens, au nom d'un principe qu'ils ne comprenaient pas, grâce à des mots qu'ils ne comprenaient pas davantage. Trente mille pauvres diables ont péri pour l'auto-nomie de la Commune, sans avoir jamais su ce que ça voulait dire. Il est vrai que si les badauds en sont morts, les malins en ont vécu et bien... Ce qui n'empêche pas, que l'occasion aidant, on retrouverait encore trente mille autres imbéciles disposés à se faire casser les reins pour quelques douzaines d'autres farceurs, en l'honneur d'une phrase ou d'un mot inintelligibles. Demandez aux électeurs de Tony Révillon, de Bonnet-Duverdier ou de Duportal.

les cléricaux continueront leur petit travail de taupe dans les dessous du sol national — et ils ne retarderont pas, pour cela, le moment fatal où il faudra passer à d'autres exercices, — en d'autres termes, aller politiquer ailleurs.

Mais pourquoi alors, cette fantaisie du Roy ? Ne serait-ce pas que, fidèle à sa vieille habitude, il prend le parti de mettre entre sa tranquillité personnelle et les intrigues de ses colonels, une petite barrière de bouderie et de querelle amoureuse ? — C'est une nouvelle édition du drapeau blanc qu'il arborait si singulièrement quand le centre droit lui disait : Venez, sire, venez voir à Paris si les chassapots partiront tout seuls ; c'est une nouvelle édition de ces fameuses lettres qui sont arrivées si opportunément chaque fois qu'on pouvait sentir qu'un groupe un peu plus compact se comptait autour de son nom. — Voulez-vous que je vous le dise : ce n'est pas Gambetta qui est l'inventeur et le chef de l'opportunisme, c'est Chambord. Jamais on n'a appliqué comme lui l'art de commettre une maladresse et de s'en faire une année de tranquillité. Roy de France *in partibus*, tant qu'on voudra : c'est comme qui dirait président honoraire d'une fanfare ; — mais président effectif, mais accepter de faire marcher au pas les musiciens — à d'autres. Il y a trop de fatigue pour trop peu de profit.

MONDE SCIENTIFIQUE. — Il est tout entier aux merveilles de l'exposition d'électricité. On a bien raison de le dire : les petits faits réunis croissent d'importance au carré de leur nombre. Qui s'imaginait, dans le monde, que tant de problèmes gigantesques étaient sur le point d'être résolus victorieusement ? Voilà que nous apprenons, coup sur coup, que l'éclairage électrique devient pratique, que la locomotion électrique est un fait commercial accompli, que l'œil et l'oreille vont désormais agir au mépris des obstacles matériels et de la distance.

C'est une vie nouvelle qui semble commencer pour l'humanité. Les auditions téléphoniques sont prodigieusement invraisemblables. Chez vous, dans votre fauteuil, vous écoutez tranquillement l'opéra en vogue. Les auditeurs rassemblés au pavillon de l'exposition reconnaissent avec stupéfaction la voix des artistes chantant le fameux trio de *Guillaume* pendant que l'immense harmonie des chœurs et de l'orchestre enveloppait leur mélodie de ses accompagnements sonores. — Et voilà qu'on est sur la voie qui permettra d'agir aussi bien sur la rétine de l'œil que sur le nerf auditif. Non seulement on entendra, mais on verra — on verra chez soi, dans sa maison éclairée par l'électricité, chauffée par l'électricité, aménagée par des agents électriques. — Oui certainement, la révolution est là comme elle a été politique au commencement du siècle, comme elle sera sociale aux débuts du suivant : le vingtième siècle sera le siècle de la science, comme le dix-neuvième aura été celui de l'épanouissement de la liberté politique, et le quinzième celui de la liberté intellectuelle. Et à ceux qui nient notre marche en avant, répondez par ces trois mots qui marquent trois dates : la Réforme, la Révolution française, la Science expérimentale. L'esprit humain progresse toujours et, la preuve, c'est qu'il vient encore d'accomplir une nouvelle étape.

LES PÈLERINAGES

On dit que les aubergistes sont satisfaits et que les marchands de cierges se frottent les mains. Jamais la Foi ne fut plus vive et les hôtels plus remplis. Lourdes, la Salette et autres lieux sacrés ont vu arriver à leurs sanctuaires des centaines, que dis-je, des milliers de pèlerins des deux sexes, ayant pour la plupart bon pied, bon œil et bon estomac, si bien que les restaurateurs ont fait une saison merveilleuse, nous devrions dire miraculeuse, si ce n'était sacrilège d'appliquer ce saint mot à des bénéfices profanes.

Et cependant, il faut bien le dire, en dépit des récits dithyrambiques des journaux dévots, le pèlerinage n'a été inventé que pour l'auberge, et la question commerciale prime de haut la question religieuse, en ces saintes matières. Qu'il y ait parfois des convictions ou plutôt des fanatismes sincères, nous l'accordons, et l'on ne peut guère éprouver qu'un sentiment de pitié sympathique et tolérante devant ces malades incurables qui espèrent en quelque miracle inattendu. Qu'une mère au désespoir vienne plonger son enfant dans l'eau d'une grotte, en suppliant la Vierge noire ou blanche de lui rendre la santé et la vie... Nous ne nous sentons pas le courage de sourire devant ces élans et ces douleurs. Mais les autres ? Mais cette collection de nigauds qui vont se faire plumer par des farceurs, sous prétexte de sauver Rome et la France au nom du sacré cœur ?

Ah ! ils doivent bien rire, les industriels de l'endroit, ils doivent se dédommager de leurs airs de componction, de leurs grimaces béates et de leurs figures cafardes, quand tous ces croisés ont repris le train et tourné le dos. Hôteliers, cafetiers, logeurs, marchands de chapelets, de scapulaires et d'amulettes, en voilà qui sont blasés sur les prodiges et à qui on ne pourrait pas « la faire au miracle. » Demandez-leur, si en cas de maladie, ils vont prendre un bain de piscine ou brûler une demi-douzaine de cierges. Pas si sots ! Bon pour l'étranger, ces plaisanteries-là. Il faut bien réserver les miracles aux pèlerins, et nos industriels ressemblent à des propriétaires prudents qui ne boivent jamais leur vin, mais le vendent aux autres.

L'Univers, la Gazette ou le Monde nous racontent depuis quelques semaines des événements vraiment surnaturels. On a vu des femmes et des enfants faire quatre-vingt-dix kilomètres à pied, sans en éprouver la plus légère fatigue. Ils auraient recommencé une heure après. On a vu des jeunes filles complètement aveugles, recouvrer une vue assez pérçante pour découvrir du sens commun chez M. de Gavardie et de la franchise chez M. Buffet. On a vu des paralytiques jeter leurs béquilles et franchir, à pieds joints, autant de barrières que le centaure Baudry d'Asson. On a vu, — que n'a-t-on pas vu ? Mais ce qu'on a vu de plus étonnant, de plus surnaturel, de plus merveilleux, de plus stupéfiant, c'est la sottise persistante de ces bonshommes et de ces bonnes femmes qui n'ont pas encore compris l'amère plaisanterie, la fumisterie énorme dont ils sont les victimes résignées.

Comment, voilà dix années que des thaumaturges intéressés ont remis en honneur les pèlerinages, avec la promesse formelle que la vierge de Lourdes restaurerait le trône et l'autel, rendrait Rome au Saint-Père, et la France au Roy... Voilà dix années que des processions de fidèles prennent le train, chantent des cantiques, brûlent de la cire...

Et rien ne vient ! Et la restauration du trône, la délivrance du pape sont plus éloignées que jamais ? Chaque manifestation électorale est une défaite plus accentuée, une déroute plus complète pour les infortunés clients de Bernadette et de Mélanie. N'y a-t-il pas là de quoi décourager et dégoûter les confiances les plus robustes ? Eh bien non, elles ne se dégoûtent pas. On trouve encore, on trouve toujours des badauds incorrigibles disposés à croire aux prédictions charlatanesques des augures cléricaux ?

N'est-ce pas là le vrai miracle, la plus incompréhensible des merveilles ?

Nous avons vu que dans quelques villes, au Puy, par exemple, une sorte de collision a eu lieu entre des pèlerins et des passants. Une bousculade a suivi... Pourquoi ? Ces pauvres diables qui reviennent de Terre-Sainte doivent inspirer plus de pitié que de colère. Ils ont quatre-vingt-dix kilomètres de plus dans les jambes, quelques écus de moins dans leur bourse et ils chantent pardessus le marché ! Ne faisons pas la sottise de nous fâcher et contentons-nous de rire.

Les Pataquès d'un Ministre

Le général Farre. — Bourgachard, écrivez !

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — Avez-vous une bonne plume ?

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — Prenez-en une autre.

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — Votre plume ne va pas ?

Le capitaine Bourgachard. — Non, mon général.

Le général Farre. — Alors reprenez la première.

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — C'est du papier blanc que vous avez là ?

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — Si vous preniez du papier bleu ?

Le capitaine Bourgachard. — Comme il vous plaira, mon général.

Le général Farre. — Non, ce papier bleu me déplaît.

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — Reprenez le papier blanc. Vous écrivez ?

Le capitaine Bourgachard. — J'écris, mon général.

Le général Farre (dictant). — Les élections législatives devant avoir lieu très-probablement à la fin de septembre...

Le capitaine Bourgachard. — Vous êtes d'accord pour cela avec vos collègues du ministère, mon général ?

Le général Farre. — Evidemment. Me croyez-vous capable de faire une sottise ?

Le capitaine Bourgachard. — Non, mon général.

Le général Farre. — Continuez : l'appel des réservistes devra être devancé de quelques semaines et...

Le capitaine Bourgachard. — Une dépêche de la place Beauvau.

Le général Farre. — Faites voir. Parfaitement, je le savais. Vous écrivez ?

Le capitaine Bourgachard. — Toujours, mon général.

Le général Farre (dictant). — Les élections législatives étant fixées au 21 août...

Le capitaine Bourgachard. — Hein ? Nous avions dit à fin septembre.

Le général Farre. — Pas de raisonnement !

Le capitaine Bourgachard. — Je me tais, mon général !

Le général Farre. — Et continuez !

Le capitaine Bourgachard. — Allez-y, mon général.

Le général Farre. — Il devient inutile de convoquer d'avance les réservistes. Veuillez donc, contrairement à ma précédente circulaire...

Le capitaine Bourgachard. — Il me semblait bien que vous n'étiez pas d'accord...

Le général Farre. — Parfaitement d'accord ; mais s'il me plaît d'envoyer deux circulaires, qu'avez-vous à dire ?

Le capitaine Bourgachard. — Rien, mon général.

Le général Farre. — Cela vous forme à la littérature.

Le capitaine Bourgachard. — Oui, mon général.

Le général Farre. — Ecrivez encore !

Le capitaine Bourgachard. — J'écris plus que jamais.

Le général Farre (dictant). — En raison des nécessités de l'expédition d'Afrique, les soldats libérables de la classe 1876 devront rester sous les drapeaux...

Le capitaine Bourgachard. — Bigre ! voilà une mesure grave.

Le général Farre. — Je le sais bien qu'elle est grave. Tout ce que je fais est grave. Nous ne plaisantons jamais au ministère de la guerre.

Le capitaine Bourgachard. — Sans doute, mon général ; mais est-il bien arrêté et convenu que la classe de 1876...

Le général Farre. — Si c'est arrêté ! Je voudrais bien voir que ce ne le fût pas. Je le ferais arrêter plutôt par quatre hommes et un caporal.

Le capitaine Bourgachard. — C'est qu'il ne faudrait pas vous exposer...

Le général Farre. — Un soldat ne doit jamais craindre de s'exposer...

Le capitaine Bourgachard. — Encore une dépêche.

Le général Farre. — Quelle fusillade ! Montrez... Bien, bien, je m'y attendais. Vous écrivez Bourgachard ?

Le capitaine Bourgachard. — Avec acharnement, mon général !

Le général Farre. — Les nécessités de l'expédition d'Afrique, n'exigeront pas, comme on le prétendait, le maintien sous les drapeaux de la classe de 1876...

Le capitaine Bourgachard. — Ah c'est trop fort !

Le général Farre. — Qu'est-ce qui est fort ?

Le capitaine Bourgachard. — Mais, ne viens-je pas d'écrire, il y a deux minutes...

Le général Farre. — Que nous maintenions les soldats de 1876, — à présent nous ne les maintenons plus, voilà la différence.

Le capitaine Bourgachard. — Ne craignez-vous pas que toutes ces contradictions...

Le général Farre. — Qu'importent les contradictions ? De la contradiction jaillit la lumière...

.....Espérons qu'il en jaillira aussi une démission. On n'est pas Boum à ce point !

FEUILLES VOLANTES

Plusieurs de nos confrères de la presse lyonnaise ont entrepris une campagne d'épigrammes contre M. l'architecte André et ses interminables constructions de la place des Jacobins et des Célestins.

M. André avait d'ailleurs donné prétexte à cette agréable scie par sa mauvaise grâce à laisser visiter ses fameux travaux et à entr'ouvrir seulement la porte de ses chantiers aux profanes du journalisme. Jamais fortifications nationales ne furent mieux gardées contre des regards indiscrets que la baraque des Jacobins et la carcasse des Célestins.

Tant de mystère appelait naturellement les raileries. Elles n'ont pas manqué, elles

ne manqueront pas, et les chroniqueurs du *Courrier*, du *Petit Lyonnais* et du *Nouvelliste*, s'en donnent à cœur joie. Tout cela est de fort bonne guerre, — car il est absurde de se cadenasser, de se verrouiller et de se fermer à triple tour devant la curiosité généralement bienveillante d'un reporter.

Nous dirons même trop bienveillante, car c'est de là que vient tout le mal.

Sachez le bien, ô mes frères en journalisme, en journalisme lyonnais surtout, nous avons, vous avez la détestable habitude d'être infiniment trop aimables, trop flatteurs, trop élogieux pour des hommes et pour des choses qui ne valent pas souvent le quart d'un compliment.

Il ne se passe guère de semaine, de jour même, sans qu'on ne puisse lire dans vos colonnes et en belle page : M. A, le grand architecte, M. B, l'admirable peintre, M. C, l'éminent sculpteur, M. D, l'illustre avocat, M. E, le célèbre romancier, M. F, l'étonnant dessinateur, M. G, l'incomparable savant, etc., etc.

Que résulte-t-il de toutes ces flagorneries que l'on distribue d'un encrier libéral, sans en penser la moitié, et pour le simple plaisir d'être agréable à MM. A, B, C, D, E, F, que l'on rencontre journellement dans la rue ?

Il en résulte une vanité féroce pour tous ces bonshommes qui, prenant vos adjectifs au comptant, ne savent pas distinguer entre une banalité courtoise et des éloges sérieux. Il en résulte que, tout gonflés de vos louanges, ces architectes, ces sculpteurs ou ces peintres vous traitent ensuite de haut en bas, ne supportent plus l'ombre d'une critique, et se montrent aussi grincheux et mal élevés que vous avez été affables et gracieux.

Définissons-nous, mes frères, de cette tendresse au bénissage. Il est difficile de résister sans doute ; on est bon camarade, on a bon caractère, comment refuser quelques lignes de compliments à des œuvres souvent médiocres, dont l'auteur « sympathique » et affamé de réclame paraît si enchanté et si satisfait. Dix lignes pour faire le bonheur d'un homme. Il faudrait ne pas avoir dix lignes dans sa poche.

Eh bien, non, tant pis, il ne faut pas les avoir. Car, avec ces dix lignes, non seulement vous faussez le goût du public, mais encore vous inspirez à l'éminent sculpteur ou au grand architecte, une telle admiration de son talent, une telle satisfaction, un tel *gobage* qu'il en devient ridicule, insupportable et assommant.

Soyons plus ménagers de cette monnaie courante du journalisme agréable, et s'il faut de la réclame ou de l'éloge à tout prix, n'oublions pas qu'il existe pour cela des places toutes désignées entre la Revalescière du Barry et le lait Mamilia.

ZÈDE.

ALGÉRIANA

Nous y revenons. Comment ne pas y revenir, puisque le sujet s'impose malheureusement à nos préoccupations.

Le Gouvernement a fini par comprendre qu'il devenait imprudent de garder plus longtemps un silence inquiétant et il a fait parler son *Officiel*.

Or, qu'a dit l'*Officiel* ? Hélas, pas grand chose de bien, et ces explications que l'on attendait avec une impatience trop justifiée, se résument en un plaidoyer assez terne, où nous ne voyons guère invoquer que des circonstances atténuantes.

La chaleur ! Tel est le principal argument appelé à dissimuler les fautes et à masquer les défaillances de cette expédition malencontreuse. Il faisait trop chaud pour donner une suite immédiate aux opérations militaires, après le traité de Tunis ; il faisait trop chaud pour laisser de jeunes troupes exposées aux « intoxications climatiques. » Mon Dieu, que ces intoxications font donc bien dans le paysage ! Et alors on a diminué les effectifs, on a rapatrié les régiments, par crainte de les voir « intoxiquer, » si bien que six semaines après, il a fallu tout recommencer, reprendre les embarquements et reavoyer nos bataillons intoxiqués ou non.

Pendant ce temps, les Arabes se soulevaient avec d'autant plus de facilité et d'entrain que personne n'était là pour les arrêter, et que leur fanatisme, peu au courant des « intoxications, » traduisait en déroute et en fuite le départ de nos soldats.

C'est là qu'est la grande faute, la maladresse primordiale qui nous a jetés dans le gâchis actuel. Une fois en possession de la signature de Sadock et des promesses de son Mustapha, nos grands hommes de guerre ont pensé que tout était fini, ter-

miné, consommé et qu'il ne s'agissait plus que de se reposer sur des lauriers faciles. Il y a là une naïveté qui passe la permission. Faire fond sur le paraphe d'un musulman, croire à sa sincérité et à sa loyauté, après des expériences qui nous ont coûté tant de millions et tant de coupons impayés, n'est-ce pas d'une naïveté sans pareille ?

Et à supposer que le bey fût sincère, avait-il le pouvoir d'engager ses sujets révoltés, ou les moyens de les soumettre ? Est-ce avec une armée qui tricote des bas que l'on pouvait faire respecter et exécuter une convention signée de mauvaise grâce ?

Donc, il fallait garder nos troupes et conserver des forces suffisantes pour garantir les premiers résultats obtenus. Là, comme toujours, nous avons montré que si nous savons vaincre, nous ne savons guère assurer les profits de notre victoire.

La chaleur, dit l'Officiel ! Eh parbleu oui, la chaleur. Tout le monde sait qu'il fait chaud en Afrique, et il n'est pas besoin d'une communication gouvernementale pour nous l'apprendre. Mais, fait-il chaud partout d'une façon absolument insupportable ? N'existe-t-il pas des stations, des ports abrités où nos troupes auraient pu se réfugier pendant la saison torride, sans traverser la Méditerranée ? Il eût suffi, croyez-le bien, de la présence réelle de nos régiments sur la terre d'Afrique, pour arrêter bien des velléités d'insurrection et paralyser leur développement.

Tandis que nos bataillons embarqués et les vaisseaux en pleine mer, les Bédouins se sont dit : Nous avons beau jeu !

On en viendra à bout, sans doute, et cette insurrection comme tant d'autres se verra écrasée, mais il faudra pour cela doubles efforts et doubles dépenses, quand il était si simple d'en finir d'un coup. On se sent péniblement affecté devant tant de maladresse et d'impéritie. C'est donc toujours la même chose ! Et ces fameuses réformes militaires sur lesquelles on se faisait volontiers des illusions, aboutissent à quoi ? A faire tenir nos armes en échec par quelques milliers d'Arabes. C'est-à-dire que si au lieu d'avoir affaire à des bandes de fanatiques mal armés et peu disciplinés, nous avions eu devant nous un ennemi sérieux, il pouvait en résulter un désastre irréparable.

Tout va bien maintenant, affirme *Pan-gloss-Officiel*, les grandes chaleurs ont disparu, les intoxications ne sont plus à craindre, l'armée est nourrie comme elle ne l'a jamais été, et nous allons agir énergiquement.

Il en serait grand temps. Il serait grand temps surtout d'en finir une bonne fois avec cette détestable bureaucratie militaire qui est cause de tout le mal. On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, que l'expédition d'Afrique a été dirigée par nos grands capitaines en chambre qui, du fond de leur cabinet, envoyaient des ordres et des contre ordres à nos généraux manœuvrant sur le terrain et non sur des cartes de géographie. Tout s'explique dans ces conditions, mais ce qui ne s'explique pas, c'est que notre armée jeune et vaillante, c'est que des officiers remplis d'ardeur et de bon vouloir se trouvent encore à la merci et sous la coupe de certains majors de tables d'hôte qui vous déclarent d'un ton dogmatique et emporté : Il fait chaud en Afrique !

PETITS DIALOGUES DES VIVANTS

Mustapha pacha débarqué en France se rencontre sur le boulevard avec Ismaïl pacha, l'ancien khédive d'Égypte, actuellement rentier en Europe.

Ismaïl. — Eh ! c'est ce cher Mustapha !
Mustapha. — Eh ! c'est le seigneur Ismaïl !

Ismaïl. — Par quel heureux hasard ? Je vous croyais retourné à Tunis.

Mustapha. — J'y étais retourné, en effet, mon pauvre Ismaïl, mais j'en suis revenu, hélas ! et peut-être pour longtemps !

Ismaïl. — Vous m'étonnez ! Vous n'êtes plus le bras droit de ce vieil ami Mohammed ?
Mustapha. — Ni droit, ni gauche ! Dégommé, mon cher seigneur, cassé aux gages comme une bonne à tout faire et qu'on envoie pendre ailleurs !

Ismaïl. — Pendre ! Mais vous avez donc fait danser l'anse du panier ?

Mustapha. — Si je l'ai fait danser ! Pres-

que autant que vos anciens ministres d'Égypte...

Ismaïl. — Eh bien ! ce devait être du propre !

Mustapha. — Eh oui, c'était assez coquet. Quatorze domaines princiers, quelques millions par-ci par-là.

Ismaïl. — Pour un ex-palefrenier, c'est bien marcher.

Mustapha. — Oh ! vous savez, Mohammed n'y regardait pas de si près. Et d'ailleurs vous auriez mauvaise grâce à me reprocher ma modeste origine. Si je n'avais pas montré des qualités et des aptitudes absolument extraordinaires, je n'aurais pas fait cette brillante fortune. Pensez donc que le gouvernement français admirant mon mérite, m'a conféré le grand cordon de la Légion d'honneur !

Ismaïl. — Vous êtes grand-croix !

Mustapha. — Je le crois, mon neveu, et chevalier de tous les ordres connus ou inconnus en Europe. — Cela coupe court à un tas de sottises historiques...

Ismaïl. — Passons, passons ! Et pourquoi cette disgrâce ?

Mustapha. — Que vous dirai-je ? Je ne pouvais pas souffrir ces imbéciles de Français.

Ismaïl. — Malgré la Légion d'honneur ?

Mustapha. — Oh ! vous savez bien que ces choses-là n'engagent à rien. Je ne pouvais pas les souffrir.

Ismaïl. — Malgré cet accueil royal qu'ils vous avaient fait !

Mustapha. — C'est vrai, tout de même ! Ils m'ont bien reçu : galas, cérémonies, honneurs suprêmes, rien n'y a manqué...

Ismaïl. — Je suivais cela de loin, et j'en risais fort.

Mustapha. — Eh ! je trouvais aussi la chose assez bouffonne, mais je profitais de l'aubaine.

Ismaïl. — Et vous ne les aimiez pas davantage.

Mustapha. — Aimer ces chiens ! Oh ! Ismaïl, si je pouvais les faire empaler jusqu'au dernier !...

Ismaïl. — Et vous l'avez trop répété.

Mustapha. — Et ils ont exigé mon renvoi. Mohammed m'a pleuré, il me pleure encore, mais il a tellement peur de ce giscard de Roustan qu'il a fallu en passer par là.

Ismaïl. — Et vous voilà à Paris.

Mustapha. — Oui, dans une honnête aisance, et vous ?

Ismaïl. — Oh ! moi, je voyage avec mon harem, qui me donne même quelque embarras.

Mustapha. — Je ne me suis pas encombré de pareil colis, j'ai d'autres vus. — Quels embarras ?

Ismaïl. — Ces péronnelles me lâchent à tous les coins de rue. Elles prétendent qu'elles sont en pays libre, elles se font chanteuses de café-concert, cocottes, que sais-je. C'est dégoûtant, par la barbe du prophète !

Mustapha. — Mais comment faites-vous bouillir la marmite ?

Ismaïl. — Eh ! voilà le hic. La caisse se vide et je suis bientôt au bout de mon rouleau. Alors, j'ai un peu aidé, je l'avoue, à la petite révolution de l'autre jour. Je serais bien aise de revenir sur le trône d'Égypte. Voilà assez longtemps que mon successeur Tewfik enrichit ses fournisseurs, il peut bien me repasser la main.

Mustapha. — Ah ! malin ! C'est donc vous qui meniez cette intrigue ?

Ismaïl. — Eh oui, tout doucement. Avec mes amis de Constantinople, avec mes amis de Londres, j'arriverai peut-être à troubler l'eau tellement que je me réinstallerai dans ma capitale sans trop faire crier ces capitalistes d'Europe.

Mustapha. — Mais on dit que tout est arrangé.

Ismaïl. — Arrangé ! Vous savez bien que plus ça s'arrange plus ça s'embrouille, c'est comme à Tunis.

Mustapha. — Enfin, bonne chance. A propos, si vous avez jamais besoin d'un bon premier ministre, je ne vous volerais pas plus que vos anciens amis.

Ismaïl. — Oh ! non, Mohammed-Sadock ne me le pardonnerait jamais.

Mustapha. — Allons-nous dîner au Café anglais ?

Ismaïl. — C'est dit : y aura-t-il du champagne ?

Mustapha. — Et la loi du Prophète, gros scélérat ?

Ismaïl. — Mais nous serons en cabinet particulier, mon ami, il n'y aura pas scandale.

Mustapha. — Alors, je vais prévenir chez vous.

Ismaïl. — Non, allez plutôt prévenir Nana.

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Sur le Railway P. L. M.

Vous me demandez, mon ami, le récit de mon voyage circulaire. Sachez d'abord que je suis encore vivant. Grâce au Ciel, j'ai échappé, échappé par miracle ! et après avoir passé par toutes les angoisses et toutes les transes que le Dante a oublié de décrire dans sa descente aux enfers.

Afin de mieux coordonner mes idées et de me reconnaître au milieu de mon trouble, permettez-moi de diviser ma narration en chapitres.

L'EMBARQUEMENT

Ce ne fut pas sans inquiétude que je me rendis à la gare. Le souvenir des catastrophes récentes m'obsédait au point que je tenais constamment ouverte la portière de mon fiacre, de façon à pouvoir sauter sur le pavé à la première alerte. Le cocher pouvait mal aiguiller, c'est-à-dire mal diriger sa bête ; la voiture elle-même était-elle à l'abri des déraillements, et si un train rapide, non, un tramway ou un camion venait à nous tamponner, je me relevais en bouillie. Malgré ces réflexions sinistres, nous arrivâmes sans encombre, moi dans la salle d'attente et ma valise dans la salle des bagages. Pauvre valise ! Ce fut elle la première victime. Saisie brutalement, je la vis jeter sur une brouette, j'entendis craquer ses jointures et gémir ses charnières... Mon bagage arriverait-il entier ? Me verrais-je obligé de courir après mes chemises et mes faux-cols disséminés aux quatre vents ? Cette mésaventure ne m'est pas arrivée heureusement, mais il me faudra acheter une autre malle. L'infortunée ne saurait résister à une autre épreuve.

LE DÉPART

J'avais pris mon billet et je me promenais sur le quai de la gare, cherchant à me caser aussi commodément que possible dans un compartiment quelconque. Peine inutile, tous complets ! Tous les wagons remplis, bondés, serrés à n'y pouvoir loger une épingle. Je demandai humblement à un employé s'il ne serait pas possible d'ajouter une voiture. — Une voiture, y songez-vous, mais le train n'est pas complet, il y a encore une place. — Où ça ? — Ici, allons montez vite.

Et je me sens poussé par les épaules dans une cage, non, dans une cabane, non, dans une boîte, non, dans un baril, non, dans une cage à harengs où soufflaient bruyamment neuf voyageurs, dont trois grosses dames accompagnées de quatre paniers, de six cartons et de douze parapluies. Il fallait tenir là dedans, mon ami, il fallait se presser, s'étouffer, s'écraser, au milieu d'une atmosphère nauséabonde. Pas un mouvement possible ; vous êtes immobilisé, paralysé : c'est un travail de remuer le pied, un monde de bouger le coude... Hercule lui-même ne parviendrait pas à se mouvoir, sous cet entassement de gens, de colis et de paquets qui résolvent le problème jusqu'alors insoluble du contenu plus grand que le contenant. Avant d'écrabouiller ses voyageurs et de les réduire en charpie, la compagnie les asphyxie. Et tout cela pour l'économie d'un malheureux wagon dont on a peur d'user les roues. Périssent les voyageurs plutôt que les wagons !

LA ROUTE

Que vous dirai-je ? Empilé dans mon étuve, préoccupé du soin de respirer, de ne pas être étouffé par ma voisine, de ne pas écraser le pied de mon vis-à-vis, j'éprouvais la sensation pénible d'un malheureux secoué entre deux matelas. Cette situation désagréable m'enlevait jusqu'à un certain point le souci de préoccupations moins immédiates, et je perdais un peu de vue le danger des tamponnements, des déraillements et des explosions, quand tout à coup des sifflements précipités se font entendre. Que va-t-il se passer, qu'arrive-t-il ? Nos dix têtes se cognent aux vastes étroites comme des judas de prison. J'y récolte trois bosses au front et une égratignure à la joue... Ce n'était qu'une fausse alerte. Le mécanicien avait pris un poteau de télégraphe pour un disque. — Erreur fort excusable, le malheureux dormait debout, n'ayant pas fermé l'œil depuis soixante-douze heures. Ainsi le veut la Compagnie. — Des chauffeurs qui se couchent dans leur lit, cela coûterait trop cher. Que deviendrait le dividende et surtout la commission des administrateurs ?

LE BUFFET

Dix-huit minutes de retard, il reste sept minutes pour dîner. On tord, on avale, en voiture, messieurs ! Vous avez deux cuillérées de potage et une bouchée de pain dans l'estomac. Total, quatre francs sans le vin. Ne faut-il pas que les buffetiers gagnent leur vie. Comment paieraient-ils leur concession à la Compagnie ?

L'ARRIVÉE

Six mortelles heures ! Moulou, brisé, affaibli, je regarde d'un œil mélancolique la ligne d'horizon filer le long de la voie. Des champs, des bois, des vignes, et puis des vignes, des bois, des champs... Le paysage serait parfois séduisant, mais comment l'admirer, mon ami, quand la poitrine étouffe, quand l'estomac crie, quand tous les membres serrés comme dans un étouffement aspirent qu'à s'étendre et à se détendre ? Les gares succèdent aux gares, les kilomètres aux kilomètres, encore un coup de sifflet... Sommes-nous arrivés ? Non ! un train de marchandises a déraillé ce matin, la circulation n'est pas rétablie. — Une heure et demie en panne... Si nous sortions, au moins... Messieurs les voyageurs, ne descendez pas, crie un employé, le train va partir !... Et moi, bon imbécile, voyageur confiant mais naïf, j'attends paisiblement mes six quarts d'heure, sans remuer pied ni patte... Le train va partir !

Il est parti, enfin, il m'a déposé sans côte enfoncée, sans jambe cassée, sans mâchoire emportée, sous la coupole vitrée de la gare... Je n'ai qu'une courbature, une gastralgie,

une ankylose, une migraine affreuse... Et cependant, je rends grâce au Ciel et je remercie la Compagnie de ne m'avoir pas rendu à l'état de marmelade à ma famille éplorée.

Ainsi, l'on rend grâce aux Dieux, qui pouvant vous écraser, se contentent de vous aplâtrir.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Ce jourd'hui, 21 septembre, à 6 heures de relevée, peu de jours avant une réouverture qu'on ne saurait retarder davantage, nous ne savons pas officiellement :

1° La date exacte à laquelle commencera la saison lyrique ;

2° La composition exacte de la troupe ;

3° Si cette troupe est définitivement constituée.

Mais nous savons officiellement :

Que le 1^{er} octobre verra les débuts de la nouvelle direction ;

Que les artistes engagés sont, — à un très petit nombre près et sauf de très légers changements — ceux que les journaux ont désignés sur des renseignements plus ou moins indirects.

Nous avons même oui dire et pouvons certifier au besoin que *Faust* est entré en répétition mercredi, que *Mireille* est à l'étude et que l'opéra d'ouverture s'appelle *Les Huguenots*.

Le silence dont M. Campocasso s'est plu à entourer ses résolutions a semblé, jusqu'à présent, d'autant plus insolite, que la plupart de ses prédécesseurs, au contraire, s'empressaient de faire connaître officiellement ce qu'il cachait, lui, avec un soin excessif. On l'a attribué au désir de ne pas laisser discuter d'avance ses sujets. Des amis de notre impresario affirmaient même, il y a plus de trois mois, que M. Campocasso, dès le lendemain de sa nomination, avait sa troupe toute prête. Eh bien, la raison vraie de ce silence obstiné, c'est que, non seulement, il y a trois mois la troupe de M. Campocasso se réduisait à M. Salomon, mais que c'est au prix de difficultés très grandes qu'il est parvenu à la constituer. A force d'attendre et de réfléchir, notre directeur a peut-être économisé quelques centaines de francs sur certains appointements, tandis qu'il a laissé échapper des artistes très convenables et subis, en même temps, des exigences qui ne profiteront peut-être ni à lui, ni au public.

Il est arrivé ainsi péniblement à former une compagnie lyrique fort chère, si nous sommes bien informés, et sans grand espoir d'équilibrer le budget de ses recettes avec celui de ses dépenses.

De plus, M. Campocasso, bien qu'il ne prise guère les conseils et recherche peu les renseignements, ne doit point ignorer que le public lyonnais, toujours méfiant envers un inconnu, n'accueillera pas la direction nouvelle avec des transports d'enthousiasme.

On est déjà légèrement prévenu contre elle, soit à cause de son mutisme pendant près de cinq mois, soit à cause de la demande présentée dernièrement au Conseil municipal, de supprimer cette année les débuts aux Célestins.

On a trouvé fort singulier qu'après avoir accepté, sans la moindre observation, un cahier des charges sévère, M. Campocasso avant son entrée en fonctions et sous des prétextes inadmissibles, ait sollicité une modification aussi sérieuse que la suppression momentanée des débuts.

Le Conseil, dont les résolutions en matière théâtrale sont souvent absurdes, a, cette fois, très justement repoussé une demande que rien ne justifiait.

M. Campocasso n'entre donc pas en campagne précédé des sympathies du public. Les acquiescements qu'on lui reconnaît — l'activité, l'ardeur au travail, la compétence administrative — lui vaudront les faveurs de nos compatriotes et lui aplaniront la route pour arriver au but de ses rêves, c'est-à-dire à la direction de l'Académie nationale, dont celle du Grand-Théâtre de Lyon lui a paru l'antichambre obligée.

En attendant, nous engageons les amis de M. Campocasso à lui conseiller énergiquement de soigner à l'excès sa troupe des Célestins. Des Célestins, dépendront sa réussite ou sa ruine. Au Grand-Théâtre, il s'agit de limiter des pertes certaines, et il faut qu'il compte absolument sur les Célestins pour équilibrer son budget et combler les déficits.

Nous souhaitons qu'il comprenne l'importance de cette exploitation dramatique.

Théâtre-Bellecour. — Pendant que la Reine Margot poursuit bravement sa carrière avec la troupe de la Porte-Saint-Martin, les recettes des trois soirées que Sarah Bernhardt va consacrer la semaine prochaine au Théâtre-Bellecour, sont assurées depuis plusieurs jours. Il est bon de prévenir charitablement les personnes qui désiraient assister à l'une de ces représentations, qu'elles ne doivent pas compter sur le moindre fauteuil et la plus petite chaise. Les galeries seulement ont encore quelques places disponibles.

En dehors de l'attrait de Sarah Bernhardt, il convient de dire que les artistes accompagnant l'ex-sociétaire du Théâtre-Français, — MM. Mounet, Angelo, Sully et Mlle Marie Kolb entre autres — promettent des interprétations supérieures à celles qu'offrent ordinairement les compagnies errantes ayant pour mission de produire en province les étoiles parisiennes.

G. LAURENT.

P.-S. — Nous avons reçu, en même temps que nos confrères, une longue lettre de M. Campocasso, plaidant les circonstances atténuantes pour le retard mis à l'annonce de l'ouverture du Grand-Théâtre et de la composition de la troupe.

Cette lettre qui infirme peu nos réflexions ci-dessus, donne surtout pour motif les difficultés survenues, il y a peu de temps, entre la direction et Mlles Merguillier et Chevrier. Nous les avons fait connaître dernièrement. M. Campocasso nous indique aussi l'engagement provisoire de Mlle Reibel, en qualité de chanteuse légère de grand opéra. Sauf erreur, Mlle Reibel s'est appelée Ramelli, sous la direction Santerre.

Enfin, notre impresario manifeste hautement son extrême désir de satisfaire aux exigences artistiques de notre public. Nous lui en donnons acte et il peut être assuré qu'il ne rencontrera ici ni parti pris, ni hostilité préconçue.

G. L.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable A. ALRICY.

Lyon. Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, ALRICY, 1907

REVUE FINANCIÈRE

L'attitude générale du marché est excellente. Le 5 p. cent se traite à 116,75. L'Italien est à 89,55. Le Turc est à 16,80. On est sur le Crédit Foncier à 1695 et 1690. Ces cours attestent une amélioration sur les prix d'hier. Les achats du comptant sont toujours fort actifs. Les tendances sur la Société Française financière à 937,50 sont très nettement déclarées dans le sens de la hausse. Le Crédit de France poursuit très vigoureusement sa marche ascensionnelle. On demande ce titre à 810 et 815. Les primes se traitent avec des écarts de 50 francs pour la liquidation du 15 octobre prochain. Nos prévisions sont donc pleinement justifiées.

La Banque nationale est en vive demande à ses cours précédents. Les bons de l'Assurance Financière donnent lieu à des achats suivis. Parmi les bonnes affaires offertes au public, signalons l'émission de 6500 obligations 5 p. cent de 300 francs de la compagnie des Messageries Fluviales de Cochinchine; le Gouvernement français a accordé à la Société une subvention de 4.500.000 francs, ce qui est un gage précieux pour les obligataires.

On verse 25 fr. en souscrivant, 62 fr. 50 le 5 octobre, 100 fr. le 31 octobre et 100 fr. le 30 novembre. Ces obligations sont remboursables au pair en 10 années par tirages semestriels, le revenu annuel est de 15 fr., le coupon de 7 fr. 50 échéant le 1^{er} janvier prochain sera reçu à-compte sur le dernier paiement, le taux d'émission est donc de 280 fr. — On souscrit au Comptoir Industriel de France et des colonies, 10, rue des Pyramides.

La Banque Transatlantique est fort bien tenue sur le marché officiel à 642 50. Le Crédit Général Français est très ferme à 830. La Banque de Prêts à l'Industrie est demandée à 625. — Lyon 1800. — Midi 1290.

CAISSE DE REPORTS
DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Société anonyme. — Capital : 20 millions
52, rue de Châteaudun, Paris

Les Reports sont des prêts sur titres, garantis : 1^o par les titres reportés ; 2^o par les Agents de change ou banquiers intermédiaires. Les reports faits pour compte de ses clients par la Société Nouvelle sont en outre garantis par cette dernière, qui conserve dans ses caisses les titres reportés pendant toute la durée du report, et est responsable des fonds placés par elle en reports.

Toute somme, depuis celle de 100 fr., peut être déposée à la Caisse de Reports de la Société Nouvelle.

Les fonds déposés sont employés en reports à la liquidation qui suit la date du dépôt. Ils sont libres tous les mois.

Intérêt net bonifié aux déposants :
Mois de juillet. 8.10 0/0 l'an.
— d'août 7.20 —
— de septembre. 7.25 —

Envoi franco, sur demande, de la Notice sur les Opérations de Reports.

MESSAGERIES FLUVIALES
DE COCHINCHINE

Service Postal et Transports de l'État

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1,500,000 FR.
Siège Social : 10, rue des Pyramides, à Paris

ÉMISSION DE 6,500 OBLIGATIONS 5 %

De 500 Fr.

Jouissance du 1^{er} Juillet 1881

Remboursables au pair en 10 années par tirages au sort et rapportant un intérêt annuel de 15 francs payable par semestre.

Subvention du Gouvernement français 4,500,000
Montant total des Obligations au taux de Remboursement 1,950,000

GARANTIES :

- 1^o La Flotte et les Immeubles de la Compagnie, représentant plus de 2 millions.
- 2^o Les recettes provenant du transport des troupes, etc., pour le Gouvernement français.
- 3^o Les recettes du Commerce (voyageurs et marchandises), se montant annuellement à un million environ.
- 4^o Une subvention de 500,000 fr. par an accordée par le Gouvernement français pour le service postal pendant 9 années dans la colonie.

Le Service d'intérêt et d'amortissement des obligations émises n'exige qu'une somme annuelle de 250,000 fr.

PRIX D'ÉMISSION

25 f. » en souscrivant. Le coupon de 7 fr. 50 échéant le 1^{er} janvier 1882 sera reçu en compte sur le paiement du 30 novembre le taux d'émission est donc réellement de 280 fr.

En outre, les Souscripteurs qui libéreront entièrement leurs Obligations le 5 octobre jouiront d'une bonification de 2 fr. 50 par titre et recevront immédiatement des titres définitifs.

En tenant compte de l'intérêt et de la prime de remboursement, c'est un placement qui ressort à plus de 6 0/0 par An.

La Souscription sera ouverte le 26 Septembre 1881
AU COMPTOIR INDUSTRIEL DE FRANCE
et des Colonies

PARIS, 10, rue des Pyramides, PARIS

Elle sera close dès que le chiffre de 6,500 Obligations aura été atteint et au plus tard le 5 octobre.

Les démarches seront faites pour l'admission de ces titres à la Cote officielle.

On peut souscrire dès maintenant par correspondance.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Tenue par M^{lle} JEANNIN, sage-femme

3, Rue de la Platière, Lyon

Soins assidus, Discretion, Consultations, Chambres indépendantes, Renseignements par correspondance.

LES JOURNAUX FINANCIERS

Depuis quelques années, la presse financière a pris un tel développement que le choix judicieux d'un journal devient de plus en plus difficile pour les capitalistes. On peut cependant affirmer que la fortune du lecteur dépend presque toujours des inspirations qu'il puise dans le journal auquel il est abonné.

Il nous paraît donc utile de signaler, parmi les organes financiers qui méritent la confiance du public, un journal bien connu, la Gazette de Paris. C'est la propriété et l'interprète d'une maison de banque des plus sérieuses qui s'est depuis longtemps distinguée par la qualité des affaires qu'elle a patronnées.

L'abonnement à la Gazette de Paris est plus cher que celui de la plupart des journaux similaires, mais n'en reste pas moins à la portée de toutes les bourses : 2 francs par an ; le journal paraît tous les dimanches ; de plus, les abonnés reçoivent tous les quinze jours, à titre de supplément, le Bulletin authentique des Tirages financiers, dans lequel ils trouvent la liste complète de tous les tirages d'actions, obligations et valeurs à lots.

Les 2 francs d'abonnement peuvent être envoyés directement à l'administration, 50, rue Taibout, à Paris, ou versés chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.

Nous recommandons à nos abonnés la lecture de la Gazette de Paris journal financier honnête, sérieux, parfaitement rédigé et rempli de renseignements sûrs et impartiaux.

INSECTICIDE FOUDROYANT
DESTRUCTION
infaillible des
CAFARDS

E. CALZY, 28, rue Bugeaud, Lyon.

Le kilog., 12 fr.; 100 gr., par la poste, 1 fr. 95.

HERNIES

D^r GAILLARD, quai de la Charité, 1, Lyon.

EAUX MINÉRALES

Françaises et Étrangères

Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5

Produits au gluten p^r les diabétiques

DOCTEUR CHOFFÉ

Ex-Médecin de la Marine, etc., offre gratuitement une brochure indiquant sa Méthode (10 années de succès dans les hôpitaux) pour la Guérison radicale de : Hernies, Hémorroïdes, Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Maladies de la vessie, de la Matrice, du Cœur, de l'estomac, de la Peau, des Enfants, Scrofule, Obésité, Hydropisie, Anémie, Cancer, etc. Adresser les demandes, 27, Quai Saint-Michel, PARIS

MALADIES DES FEMMES

M^{me} CHRÉTIEN

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la stérilité et ses diverses affections, M^{me} CHRÉTIEN compte 26 années de succès qui dépassent toutes les prévisions et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — Analyse des urines.

CONSULTATIONS TOUTS LES JOURS

DE MIDI À QUATRE HEURES

9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entresol, Lyon

CRÉDIT PROVINCIAL

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 5,000,000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL

7, rue Drouot, Paris

AGENCE DE LYON

35, Rue de la Bourse, 35

BUREAU ANNEXE

3, rue Raymond, 3, Croix-Rousse

La Société bonifie actuellement :

3 0/0 pour les Dépôts à vue.

4 1/2 à six mois.

5 0/0 à un an et au-delà.

Exécution de tous ordres de Bourse

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Soins Discretion

M^{me} DUPOURT

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale, 31

(Ecrire franco).

COMPAGNIE PARISIENNE
DE VOITURES

L'URBAINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 12,000,000 de francs

Le Conseil d'Administration a l'honneur de prévenir MM. les porteurs d'Obligations que le coupon d'intérêt n^o 2, à échéance du 1^{er} octobre 1881, sera payé à partir dudit jour, aux conditions suivantes :

Oblig. au porteur, net 11 f. 65
— nominatives, — 12 125

Chez M. Henri de LAMONTA

BANQUIER

59, rue Taibout, Paris

CASINO MUNICIPAL
de la

VILLE DE NICE

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 4,000,000 de francs

Le Conseil d'Administration a l'honneur de prévenir MM. les porteurs d'Actions et d'Obligations que le coupon d'intérêt venant à échéance le 1^{er} octobre 1881, sera payé à partir dudit jour, aux conditions suivantes :

Actions nominatives, net 12 f. 125
— au porteur — 11 625

Obligat. nominatives, — 9 70
— au porteur — 9 275

Chez M. Henri de LAMONTA, banquier
59, rue Taibout, Paris

GUÉRISON RADICALE en peu
des maladies récentes ou anciennes, par
les Capsules QUET.

Traitement facile à suivre en secret et même en voyage. — Injection QUET hygiénique, préservatrice, d'un effet assuré dans les cas chroniques qui auraient résisté à tout autre remède.

S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.

Même pharmacie : Pomme de soufre pour les yeux. Prix : 2 fr. — Li-queur infaillible contre les maux de dents. Prix : 2 francs.

1000 FRANCS PAR AN

à GAGNER pour toute personne intelligente (homme ou dame) sans négliger ses occupations ordinaires, par le placement facile des nombreux Articles de ma Maison, qui sont de première qualité. Je demande Représentant dans chaque commune de France. S'adresser franco à M. F. ALBERT, 18, rue Rambuteau, PARIS. Joindre un timbre pour recevoir franco CATALOGUE ILLUSTRÉ À PRIX COUVRANTS

Le Journal des Tirages Financiers
(11^e Année)

PARIS — 18, Rue de la Chaussée-d'Antin, 18 — PARIS

PROPRIÉTÉ DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Capital : VINGT-CINQ MILLIONS de francs

Est indispensable à tous les Porteurs de Rentes, d'Actions et d'Obligations. — Très-complet. — Paraît chaque Dimanche. — 16 pages de texte. — Liste officielle des Tirages. Cours des Valeurs cotées officiellement et en Banque. — Comptes-rendus des Assemblées d'Actionnaires. — Etudes approfondies des Entreprises financières et industrielles et des Valeurs offertes en souscription publique. — Lois, Décrets, Jugements intéressant les porteurs de titres. — Recettes des Chemins de fer, etc., etc.

L'ABONNÉ A DROIT :

AU PAIEMENT GRATUIT DE COUPONS
À L'ACHAT ET À LA VENTE DE SES VALEURS
sans Commission

Prix de l'Abonnement pour toute la France et l'Alsace-Lorraine :

UN FRANC PAR AN

ON S'ABONNE SANS FRAIS DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

ÉVITER
LES
CONTREFAÇONS
CHOCOLAT-MENIER
EXIGER
LE VÉRITABLE
NON

A VENDRE

Par suite de Décès

Une IMPRIMERIE avec un Journal local et une Librairie bien achalandée, située dans un centre industriel de la Somme, sur une ligne de chemin de fer, à 3 heures de Paris. — S'adresser à l'Agence Havas, 3, place de la Bourse, Paris.

Articles de Luxe et de Fantaisie
M^{on} CASSET

Rue de la République

Rue de la République

(EX-RUE DE LYON)

(EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gilets, Necessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bonquets — Passe-Partout
Chapelles. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ
DES
GOURMETS

Abonnement sans frais à tous les Journaux
français & étrangers
V. FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des
CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

BON MARCHÉ

ÉLÉGANCE

ET

SOLIDITÉ

Hommes
12 frFemmes
8 fr

Maison CASSET, rue de la République, 32